

Biographie



*Atelier d'écriture*

à Paris  
ou  
en ligne

Quelques textes  
de

*L'atelier du 146*

animé  
par  
Pascale Bart

*Chers lecteurs,*

*Vous trouverez quelques textes de ceux qui m'entourent lors des ateliers d'écriture que j'anime. Les mots se lovent autour de leurs souvenirs, leurs émotions et leurs imaginaires avec simplicité et sincérité. J'aime être entourée de leur humanité qui m'enrichit chaque jour un peu plus.*

*Je vous laisse les découvrir en réclamant votre indulgence pour les imperfections de ces « premiers jets » peu remaniés.*

*Amicalement.*

*Pascale Bart*

06 33 66 69 20

[Pascale-Bart@outlook.com](mailto:Pascale-Bart@outlook.com)

[www.pascale-b.com](http://www.pascale-b.com)

## Table des matières

Table des matières.....	2
Les mains de Brigitte .....	3
Les mains d'une vie par Fadhila .....	5
Cette gamine-là par Fadhila.....	6
La dame de Syros par Françoise.....	8
Un matin de brume par Jean-Louis .....	10
Le silence de Brigitte .....	11
Le silence de Philippe .....	12
Souvenirs, souvenirs... par Lina .....	14
Il était d'ici et d'ailleurs par Danièle .....	16
Les vœux de Lina .....	17
Il neige sur la mer par Philippe .....	19
La maison du voisin par Françoise .....	21
Voisinage par Christophe .....	24
La foule par Samar .....	26
Danser, emportée par la foule par Lina .....	27
La petite maison et la tempête par Danièle.....	29
Terre inconnue par Samar .....	30
Mon jumeau par Patricia .....	32
Le tumulte de la foule par Danièle .....	34
Le caillou Erfoud par Jean-Louis .....	35
Soliman le Magnifique par Miriam .....	36
Horreur par Christophe .....	38

## Les mains de Brigitte

Je vais vous parler des mains que je connais peut-être le mieux, les miennes. Je suis droitière. L'une est posée sur le papier rose sur lequel j'écris. L'autre porte le stylo noir entre mon pouce et mon index. Elles ont 64 ans depuis peu. Sur le dos de celles-ci, on voit des petites taches brunes liées à l'oxydation de ma peau le temps passant. Je les vois apparaître par petits groupes comme de nouvelles amies qui partagent ma vie. Quelques veines ressortent de sa surface comme des sillons marquant le chemin à suivre pour identifier la perte d'élasticité de mes parois veineuses. Une griffure de mon chat Odin tire un trait rouge en plein milieu de ma main, c'est comme une carte géographique, faites de petits continents, de petites montagnes et de grands plaines désertiques. Elles ne me quittent pas et je préfère.

Quand je les retourne et que je regarde mes paumes, j'observe les lignes dessinées sur celles-ci, entre ma ligne de destin, ma ligne de cœur, ma ligne de chance, ma ligne de tête et ma ligne de vie, je ne sais plus trop où me diriger, c'est tellement emmêlé. Ma ligne de vie est plus courte sur ma main droite que sur ma main gauche, alors je penche désespérément à gauche car elles veulent vivre, bouger, toucher sans fin.

Mes mains portent aussi des bagues à chaque doigt, sauf sur les deux pouces. Les bagues sont chacune différente de forme, de couleur avec une dominante argent. Elles habillent chacun de mes doigts, me parlent d'évènements et de souvenirs de ma vie et j'aime ça. Elles m'accompagnent et je les chéris.

Mes mains adorent aussi prendre la main d'un enfant, d'un amour, sentir nos différences de peau, de douceur. Elle aime aussi caresser le corps de l'autre, partir à la découverte d'un continent inconnu et profiter des pleins et des déliés de celui-ci. Je ne porte pas de vernis, j'aime me couper les ongles courts. Elles sont d'accord. Elles aiment un cadre bien strict. Elles aiment tenir un livre, un disque, des chocolats et tant d'autres choses.

Mains maternelles, mains mariées, mains enfantines, mains vieillissantes, je les aime toutes. Elles sont toutes merveilleuses. Je peux parler avec elles. Je peux vous écrire avec elles, de la lettre d'amour à la lettre d'adieu.

On a parfois besoin de ses mains pour dire les choses que la parole n'arrive pas à traduire, entre joie et souffrance. On a besoin de leur force, de leur énergie pour porter une partie de notre vie. Mes mains me suivent où je les suis, de dessins en peinture, de cuisine en ménage, d'amour en chagrin. Quand j'ai un stylo entre mes doigts, je me sens chez moi et si tu ne sais pas quoi faire de tes mains, transformes-les en caresses, en poèmes, en tendresse.

Parfois en mettant ses mains sur ses yeux et en les faisant glisser petit à petit sur son visage, on entrevoit un merveilleux coucher de soleil sur la mer et le

temps peut s'arrêter, les mains se relâcher et prendre le temps de dire que je les aime.

Elles sont indivisibles et donnent à pleines mains de l'émotion et de la vérité.

# Les mains d'une vie

## par Fadhila

Elles étaient belles, tes mains. Oh bien sûr, tu n'avais pas des mains fines aux doigts longs et aux ongles impeccablement manucurés. Des mains de pianiste ou de mannequin ! Les tiennes étaient trapues, aux doigts épais et courts, aux ongles rongés, aux dos veinés de bleu et parsemés de taches brunes. Chaque ride, chaque tâche, chaque cicatrice racontaient ton histoire, celle d'une femme.

Un jour, sans vraiment le vouloir, avec l'inconscience et l'insouciance cruelles de l'adolescence, je t'avais blessée quand je m'étais exclamée : « Qu'est-ce qu'elles sont moches tes mains ! ». Tu n'avais rien dit, mais j'avais vu tes yeux se remplir de larmes.

Plus tard, j'ai compris que tes mains étaient belles parce que riches de toutes ces vies pesant le poids d'amour qu'elles avaient accueillies, étreintes et portées. Tes enfants, puis tes petits-enfants dont elles avaient caressé, lavé, bercé les petits corps. Dont elles avaient séché les larmes quand trop de chagrin les submergeait. Tes petits auxquels tes mains devenues marionnettes, papillons ou hirondelles savaient parler et raconter des histoires qui les emportaient dans des ailleurs magiques. Mains-tendresse, mains-câlins, mains-gâteaux, mains-friandises !

Mais aussi, mains-colère quand, poings serrés, elles tremblaient de rage devant l'injustice. Mains-douleur qui cachaient tes larmes de souffrance quand disparaissaient celles et ceux dont elles avaient fermé les yeux. Mains-générosité, mains-bienveillance qui, paumes ouvertes et doigts tendus allaient à la rencontre de ceux dans le besoin.

Aujourd'hui, tes mains ont quitté la vie. Elles se sont tuées pour toujours. Elles reposent, inertes sur ta poitrine. Alors, les miennes ont baissé tes paupières et se sont posées sur les tiennes.

## Cette gamine-là par Fadhila

Cette gamine-là, elle avait à peine cinq ans et déjà la haine. La haine du monde entier. Et surtout la haine d'elle-même. On avait beau creuser profond, difficile de lui trouver la moindre grâce, la moindre séduction. Pas une miette ! Violente, destructrice, provocatrice et incontrôlable, elle semblait être tout cela à la fois. Et seulement cela. Décourageante aussi. Par quel bout la prendre, personne ne le savait. Elle vous glissait entre les doigts comme une anguille fuyante et sournoise qui ne se laissait jamais approcher. Ou se roulait en boule, toutes griffes dehors, crachant sa rage et sa colère.

Carole en avait hérité pendant cette colonie de vacances d'été. Un beau cadeau, en vérité ! On l'avait avertie que ce ne serait pas facile, que cette petite fille était différente. Qu'il faudrait faire preuve de beaucoup de patience et de persévérance. Mais avec les certitudes de son âge, elle avait répondu qu'elle y arriverait. Comme elle se trompait !

La rencontre fut rude. Elle avait vingt ans. Les enfants, elle n'y connaissait pas grand-chose. Ceux qu'elle côtoyait, étaient bien élevés, obéissants, polis. « Normaux », quoi ! Ils disaient « S'il vous plaît » « Merci » « Bonjour » « Au revoir ». De vrais petits anges ! Alors, avec gamine-là, Carole ne savait pas faire. Dix jours en enfer ! Dépassée par cette petite furie rétive comme un animal sauvage, elle avait tout essayé. Enfin, tout ce qu'elle croyait possible. Réprimandes, punitions, chantage affectif, rien n'y avait fait. Elle se retrouvait, chaque matin, plus désespérée que la veille avec l'impression de se heurter à une énigme insoluble et dans l'attente d'une nouvelle épreuve de force dont elle ne sortirait pas gagnante.

Et puis, un jour, au cours d'une nouvelle confrontation, sans savoir pourquoi, presque sans y penser, Carole avait souri à la petite, puis avait passé la main sur ses cheveux et sa joue. L'enfant s'était figée et de ses yeux noirs qui ne s'étaient jamais baissés et avaient, jusque-là, toujours défié la jeune femme, elle l'avait fixée, interloquée. Pas l'habitude, bien sûr.

Carole s'était ensuite penchée vers elle et l'avait soulevée dans ses bras en continuant à caresser son visage et en lui parler doucement. Elle s'était d'abord raidie, puis débattue, mais Carole n'avait pas cédé. La petite s'était, alors, peu à peu détendue et, au bout de quelques minutes, s'était blottie contre elle.

Carole avait-elle trouvé la faille qui lui permettait d'aller jusqu'à elle ? Avait-elle eu l'intuition que derrière la fillette insupportable dont personne ne venait à bout, s'en cachait une autre qui tentait de survivre à la douleur de ne pas être aimée ?

La douleur que trimbalent les laissés pour compte de l'affection. Ceux qui sont en trop. Ceux à qui on n'a jamais dit « Je t'aime ». Parce qu'on ne sait pas que ces paroles, ça fait un bien fou, ça aide à avancer et à devenir grand. Ou parce qu'on s'en fout. Ou parce qu'on a remplacé ces mots-là par des vilaines choses qui laissent des bleus sur le corps et sur l'âme. Sans doute avait-elle eu cette intuition car, à partir de cet instant, la petite furie en mal d'amour laissa la place à une enfant accrochée à sa main. Pour cela, il avait suffi d'un sourire, d'une caresse et de quelques mots. Peu de choses à vrai dire. Mais, sans doute, beaucoup pour elle.

Ce jour-là fut celui de leur véritable rencontre. De leur reconnaissance mutuelle. Cette gamine-là, Carole ne l'a jamais revue. Elle n'a jamais su ce qu'elle était devenue. Mais elle ne l'a pas oubliée. Elle, elle lui avait juste offert quelques instants de tendresse. La fillette, en retour, lui avait fait un cadeau inestimable, celui de toujours essayer de voir au-delà des apparences.

# La dame de Syros

## par Françoise

« Maman, maman », le garçonnet tire sa mère par la manche. Pour la première fois de sa courte vie il est au musée. Ses yeux arrivent à peine au niveau des vitrines les plus basses.

- Maman, maman, regarde la dame, elle est un peu cassée.
- Mais oui, tu sais elle est très vieille. On l'a certainement trouvée enfouie dans la terre.
- Pas belle la dame dans la terre, s'écrie l'enfant en s'éloignant. Il n'entend pas un léger murmure :

*« Je ne demandais rien... »*

L'affluence est grande ce dimanche. Pourtant c'est un peu comme un accordéon qu'on étire. La foule se presse en rangs serrés puis la farandole se distend, se distend, jusqu'à laisser, pendant de longues secondes, des espaces totalement vides. Devant cette vitrine plus un seul regard pour s'approprier la beauté de ces sculptures arrachées à leur long sommeil sous la terre.

*« Je ne demandais rien... »* Ce soupir à peine audible sera-t-il entendu ?

Une jeune femme de très haute taille, s'approche à longues enjambées. Elle doit se pencher, se plier en deux presque. Son regard interrogateur lorsqu'elle tourne la tête pourrait faire penser qu'elle a surpris quelques mots chuchotés. Elle se demande si elle a rêvé. Elle se courbe encore davantage pour détailler cette petite statue, encadrée d'autres témoins de la même époque. Elle n'a pas d'yeux, à peine une bouche et pourtant la visiteuse sent au fond d'elle comme un lien de parenté. Elle s'éloigne pensive.

*« Je ne demandais rien... »*

Le défilé continue, certains ne jettent pas même un coup d'œil à la femme de terre, ils sont pressés d'arriver aux incontournables du musée. D'autres la regardent mais semblent presque méprisants.

- Vraiment, dit Monsieur Rougeaud à Madame Rougeotte, je croyais voir autre chose que ces vieilleries. Regarde ça, même moi je ferai mieux. Elle n'a ni yeux, ni bouche. Et d'ailleurs je me demande pourquoi je dis « elle », ça ne ressemble à rien.

Madame Rougeotte hoche la tête, mais n'en pense pas moins. Elle doute que son mari ait pu réussir même une petite statuette de rien du tout ! Ils s'éloignent rapidement.

*« Je ne demandais rien... »*

Ce n'est plus tout à fait un murmure, et si la voix est chuchotée, les mots sont plus distincts. D'ailleurs Madame Rougeotte a tourné la tête d'un air surpris tout en suivant Monsieur Rougeaud.

Soudain c'est tout un groupe entraîné par un guide qui fait halte devant la vitrine. Ils ont tous des écouteurs dans les oreilles pour suivre les explications sans gêner les autres visiteurs. Habituellement le guide aime bien s'arrêter à cet endroit pour parler de l'architecture du musée. Il sait que cette vitrine n'attire pas tellement les regards et qu'il pourra mieux capter l'attention de son public. Pourtant aujourd'hui c'est lui qui semble distrait. Il lui semble avoir entendu une phrase, mais ce n'est pas un de ses interlocuteurs qui l'a prononcée. Cela lui semble bizarre d'avoir entendu :

*« Je ne demandais rien... »* presque chuchoté mais clair à son oreille.

Le groupe s'éloigne derrière le guide perplexe.

La journée tire à sa fin. Bientôt l'heure de la fermeture. Marcel est chargé d'informer les derniers visiteurs qu'ils doivent se hâter s'ils ne veulent pas passer la nuit, enfermés dans le musée. Tout à l'heure il devra vérifier que toutes les lumières sont éteintes. Mais en attendant il chemine dans les allées en regardant les vitrines d'un air distrait.

Il est surpris d'entendre une voix derrière lui :

*« Je ne demandais rien... »* Il se retourne. Personne.

*« Non, je ne demandais rien... »*

- Il y a quelqu'un ? demande Marcel à voix haute. Personne. Mais cela continue :

*« Je ne demandais rien et surtout pas d'être exposée en pleine lumière ! »*

- Est-ce que je deviens fou ? Marcel commence à courir.

*« Je ne demandais rien, je voulais juste profiter du sommeil éternel dans ma gangue de terre si douce à mes yeux clos. »*

Marcel court de plus en plus vite vers la sortie.

- Oui je deviens fou ! Il abaisse l'interrupteur général et quitte le bâtiment. En refermant la porte, il perçoit au loin un cri :

*« Je ne demandais rien, je veux que les mains qui ont réussi à m'extraire du sol m'y remettent maintenant et à jamais ! »*

La porte se referme. Marcel est déjà loin. Il vole presque jusqu'au bar où il a ses habitudes. Essoufflé, il est à peine accoudé au comptoir qu'il s'adresse au patron :

- Tu ne devineras jamais ce qui m'est arrivé ce soir ! Il lui faudra plusieurs verres pour retrouver son calme.

Pendant ce temps la nuit et le silence ont envahi les salles du musée et demain, quand le guide s'arrêtera devant la vitrine, plus de petite statue sans yeux et sans bouche. A sa place il trouvera une simple carte blanche avec ces mots à l'encre noire :

## Un matin de brume par Jean-Louis

Au lendemain d'une soirée bien arrosée, John se réveille sans savoir où il est. Dehors, peu de bruit. La rumeur de la ville, amortie par la brume, ne levait aucune ambiguïté. Un regard circulaire sur la pénombre de la chambre, le témoignage des chaussures gisantes, l'une près de la porte, l'autre au pied du lit, le chevalet muet près de la fenêtre lui confirmait que, oui, il était bien chez lui. Les oreilles bourdonnantes au ralenti, John se leva.

Les rideaux une fois ouverts lui révélèrent le triste paysage de la rue. Pour lui, passionné comme il était par les couleurs, la journée s'annonçait comme un vrai désastre. La brume, et l'achromie de l'extérieur étaient en concordance avec son état mental du moment. « il faut pourtant que j'y aille ».

Après avoir préparé ses affaires il descendit dans la rue et s'achemina doucement vers Hampstead Heath. Dans ce matin morne, ce décor de maisons empilées, seulement rehaussé par les reflets sur le pavé humide, il se sentait seul et seule la mission qu'il s'était donnée lui donnait le courage nécessaire. C'est elle aussi qui lui permettait d'oublier ses soucis, financiers, amoureux, existentiels. Rien ne comptait plus que d'aller rejoindre Hampton Heath dans l'espoir d'un miracle.

La montée sur la colline était rude, le pavé glissant le faisait trébucher, mais il finit par atteindre son sommet. Là-haut, la brume formait dans l'air immobile des rubans dessinés au pinceau. Il retrouva son endroit favori et s'installa dans l'attente du début du spectacle. Son humeur maussade s'estompait, gommée par l'excitation de l'instant.

Une brusque bourrasque le surprit, faisant osciller les arbres et un coup de tonnerre brutal annonça, comme au théâtre, le début du premier acte. Le paysage prit soudain des couleurs étranges filtrées par des nuages dont les teintes bleutées faussaient tous les contrastes. Son esprit, complètement en alerte, il sortit son matériel, et sans même prendre le temps d'une esquisse, en symbiose complète avec le lieu et l'instant, il se sentit faire partie lui-même de ce morceau d'univers. Après le choc du tonnerre, c'est une pluie torrentielle qui le trempa de la tête aux pieds. John jubilait, et à grands coup de pinceau il capturait l'essence même de l'évènement auquel il se sentait participer dans une osmose universelle.

Très vite, la pluie s'affaiblit jusqu'à se résoudre en cette petite bruine si caractéristique de Londres. Enfin, le rideau de nuages se déchira et, en commençant au loin par l'horizon, le paysage prit des couleurs que l'humidité de la pluie rendait éclatantes. John exultait d'avoir été là au bon moment pour capturer cet orage furtif et d'avoir pu le figer pour toujours dans son carnet.

Il regarda le paysage se découvrir dans les rayons du soleil qui, perçant les nuages, redonnait vie à toute chose. Il observa cette métamorphose d'un air entendu, comme un amant regarde sa maîtresse se mettre en beauté devant sa coiffeuse et il sourit.

## Le silence de Brigitte

Autour de moi, se dresse un paysage connu. Des feuilles de lierre se croisent sous la tonnelle de mon enfance. Une aile de colombe me frôle le visage comme un présage d'amour à venir. Des mauvaises herbes poussent à l'endroit où je m'étais allongée dans mes jeunes années. L'horloge n'arrête pas de sonner le temps qui passe. Le ciel est pur. La lune est lumineuse et pâle à la fois. Il règne un calme sourd dans cet endroit. L'odeur du seringat flotte dans l'air. Les roses sauvages appuyées sur leurs treillis me rappellent le printemps de ma vie. Des mésanges frappent aux carreaux de mon histoire et murmurent les bruits de mes rêves. Un son lointain m'enjoint de tourner la tête. Une étendue pierreuse est là, devant mes yeux, austère et grisâtre. J'hésite à prendre ce chemin au risque de m'écorcher les pieds, mais cette étendue m'appelle, je marche sur cette terre égarée. Je n'espère pas y croiser âme qui vive pourtant, au bord du sentier, une étendue d'eau se présente à mon regard, un vent frais secoue mon corps, une fraîcheur humide se dépose sur mes vêtements et dans cette nuit oppressante, un vol d'oies emplît le ciel.

Où vont-elles ?

Je les poursuis du regard dans le grand « V » qu'elles dessinent, et j'aimerais les suivre, survoler des pays, humer des odeurs, connaître le goût du ciel. Mon esprit divague, je crois que je vole dans un calme olympien, je vois, sous moi, des bois, des forêts, des ruisseaux, des étangs, des villages, des villes et la mer.

Je me sens si légère à présent, je souris au vent, je chante face à l'océan, des échos montent des flots et comme par magie, j'entends ta voix.

C'est toi mon amour qui me parle dans ce silence.

C'est ta voix douce et envoûtante qui me propose de continuer le chemin encore un peu, encore un peu plus loin, et quoi de plus charmant que de te dire oui.

Tant de passions se nouent dans mon cœur, je sens la force de tes bras qui m'entoure. Tu m'as retrouvée, tu m'as parlé, je suis enfin entière dans ce silence si doux, si plein d'allégresse.

Ne me quitte plus...

Promis...

Trace en moi le chemin d'espérance que je lâche en délire une volée de baisers qui ne laisseront en nous que bonheur et sérénité.

## Le silence de Philippe

Ma vie est tissée de silence.  
C'est avec lui que je rêve mon être.  
Il marche à mes côtés dans le doute,  
Et, au plus secret de moi,  
Il éclaire la route.

Je le retrouve dans la maison vide,  
Quand les murs respirent enfin.  
Je vis heureux sous son égide  
Lorsqu'il ne reste pour tout bruit  
Que la pluie dehors dans la nuit.

Il m'habite encore, plus profond,  
Quand seul sur mon mirador  
Je regarde passer les animaux sauvages  
Un cerf aux dix cors glissant dans l'ombre,  
Et tout mon être vibre dans ce décor.

Il est là, sur la mer ouverte,  
Quand je navigue loin de la terre,  
Unique compagnon des flots amers  
Où remontent, lents et sombres,  
Mes souvenirs déléterès.

Il est au cœur même de moi  
Quand je suis dans tes bras, avec toi.  
Nous ne disons rien - sans voix.  
Le silence parle,

Là où les mots se noient.  
Il devient plus fort, plus vrai, plus beau  
Devant l'horizon des sommets enneigés :  
Entre le ciel et moi, plus rien,  
Et le silence seul  
Réveille tous mes émois.

Il y a aussi cette pause volontaire,  
Quand l'autre ferait mieux de se taire,  
Tant son message est vide ou vain :  
Le silence alors nous protège  
Des paroles superflues.

Oui, le silence est d'or.  
Car lorsque viendra ma mort,  
Je devrai me taire encore,  
Pour écouter, enfin,  
Ce que Dieu me dira.

## Souvenirs, souvenirs...

### par Lina

A la mort de mes parents dans les années 2000, il a fallu investir leur appartement pour choisir ce qu'on voulait garder ou non.

Mes frères, ma sœur et moi avons pris plusieurs jours pour en faire l'inventaire. C'était un appartement bourgeois, boulevard de Reuilly surchargé d'objets hétéroclites avec des meubles plutôt lourds et des tapis riches en couleur.

En fait, le partage a été plutôt rapide car on était tous prêts à accepter ce que voulaient les autres. Ce furent des moments sereins plein d'harmonie joyeuse. Je n'ai pris personnellement que quelques jolies assiettes et un service à café en porcelaine délicate.

On ne venait pas tous en même temps. Un après-midi donc, j'ouvre la porte de l'armoire majestueuse en bois précieux de la chambre à coucher de mes parents. Armoire que personne ne voulait car elle prenait énormément de place.

Dans l'armoire je vois une grande boîte en carton. Dedans je découvre des boutons. Des boutons de toutes les couleurs ! Et là, je reste figée. Je recule dans le temps d'une cinquantaine d'années.

Je me rappelle avec une grande émotion inattendue que c'était nos boutons à ma sœur et à moi ! Ils étaient tous là : le petit rose qu'on appelait Rosine, le joli bleu dont le nom était Bleuets, et Verron et Blanc-Vert et toute la famille des Erics et la famille des Transparents et les Marguerites, la grande et la petite et aussi les Jacquelines et La Belle, la famille des Souterrains. Ils étaient tous là.

Pour nous quand on avait 5-7 ans, ce n'était pas des boutons mais des personnages dont on connaissait tout : leur nom, leur sexe, leur caractère. Dès que l'école était finie on se dépêchait de rentrer pour jouer aux boutons. On leur parlait, on était aux petits soins pour eux. On leur faisait faire de la gymnastique c'est-à-dire qu'on les faisait rouler sur la tranche en les encourageant, on leur donnait des notes, on les classait par ordre de réussite, on grondait ceux qui roulaient mal.

A l'époque on vivait dans une maisonnette dans le 20ème arrondissement avec un petit jardin où mon père avait mis une balançoire. Ce n'est pas nous qui montions dessus mais chaque bouton à tour de rôle avait le droit de se balancer. Surtout les meilleurs de nos élèves.

C'était une passion. Et elle a duré pendant tout le temps de l'école primaire. Ça s'est terminé vers 11 ans quand je suis entrée en 6ème.

Après le choc des retrouvailles, j'ai étalé les boutons et appelé ma sœur

pour qu'elle constate avec moi cette découverte. Nous avons remis les boutons dans la boîte en carton.

Et... la boîte est partie à la poubelle... Ainsi va la vie !

## Il était d'ici et d'ailleurs par Danièle

Il était grand, noir de barbe et de cheveux. Ses yeux tout aussi noirs étaient bien enfoncés dans les sourcils. Il marchait à grandes enjambées, penché en avant, toujours comme s'il allait ailleurs.

Mais oui c'est vrai, il était d'ici mais il était d'ailleurs, d'une famille d'ici mais d'une famille d'ailleurs, parce qu'ils n'étaient pas comme tout le monde ... Ils étaient pauvres, les pauvres pour les bonnes gens, c'est toujours de leur faute. Ils habitaient une toute petite maison basse à l'orée du bourg, avec des petites fenêtres et les sœurs toujours plantées derrière les carreaux, à regarder la route.

Il était commis chez le boucher, c'est-à-dire qu'il tuait les bêtes dans l'abattoir à côté de chez lui. Il me faisait vaguement peur, pas trop, juste assez pour garder son mystère. Volontiers grande gueule, il parlait haut et fort, apostrophait tout le monde indifféremment, et gardait son sourire pour les enfants, les enfants l'aimaient et moi, il me fascinait. Ça, c'était son côté bon géant.

Il y avait aussi le côté sombre de la famille qui, comme je l'ai dit, avait le tort d'être pauvre, de vivre d'expédients. Une de ses sœurs était splendide, grande, élancée, élastique, vive, le teint bistre, des yeux comme des éclairs. Un genre de bohémienne.

C'est ce côté-là qui me fascinait. Je ne me rappelle pas les parents, seulement Mikig et ses sœurs. L'une a été bonne chez nous. On disait que le père couchait avec ses filles et les rires de se dissimuler derrière un bras pudique. J'entendais les paroles et les rires mais je ne savais pas ce que ça voulait dire.

J'allais me promener du côté de chez eux, pour voir. Quoi ? Pour savoir. Quoi ? Le mystère des gens qui n'étaient pas comme nous, qu'on moquait, qu'on acceptait pourtant, à qui on donnait volontiers ...

Un jour j'ai vu Mikig jaillir dans la rue, qui fourrait une saucisse dans la poche de sa salopette et reprenait son chemin, à grands pas balancés sur ses grandes jambes.

Que ressentaient-ils ? Ils n'étaient pas dans le monde de tout le monde et moi, j'étais aimantée par ce monde-là. Pas de conventions chez eux, aucune peur du qu'en-dira-t-on. Ils vivaient

## Les vœux de Lina

On est le 10 janvier 2026 et c'est le moment de faire des vœux pour l'année qui vient de commencer. Alors je réfléchis, je ne trouve pas tout de suite.

Je suis une femme très gentille, je suis toujours là pour aider les gens, je donnerais ma chemise si on me la demandait, je ne vois jamais le mal. Oui, j'ai des lunettes roses qui enjolivent tout. Je ne vois pas quand quelqu'un est dangereux, méchant, alcoolique et je le découvre quand un tiers me convainc que je me trompe sur cette personne. Oui, la vie en rose me convient !

Eh bien, je décide de changer de lunettes ! Et si je fais une introspection un peu poussée, en fait ce n'est pas si difficile ! Lunettes noires donc pour cette année 2026 ! D'abord pour moi-même : je vais jouer avec mes défauts. Bien sûr que j'en ai, mais ils sont cachés, bien au chaud, à l'abri de mon regard et de ma conscience. Tous les défauts que j'exècre je vais les vivre ! Térance avait dit une phrase très célèbre : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger. » Donc quels sont les défauts qui m'horripilent, je vais examiner quelle part est en moi.

La jalousie ! Je rechigne... non... pas ça... Et pourtant, quand j'étais une petite fille je devais bien être jalouse de ma sœur pour l'avoir poussée violemment contre un mur en meulière où elle s'est écorché le front et saignait beaucoup ! Je me rappelle la culpabilité qui m'a saisie à ce moment !

Eh bien, cette année, je décide d'explorer la jalousie sous toutes ses formes et d'en éprouver le sentiment régulièrement :

- Un copain me fait lire ce qu'il a écrit, si je trouve ça bien, je vais souhaiter sa mort.

Mais est-ce suffisant ? Si le diable agit en moi pourquoi ça n'irait pas plus loin ? Pourquoi ne puis-je aller jusqu'au passage à l'acte ? Je vais essayer d'y aller, bien sûr en pensée, pour ressentir ce défaut hideux !

- L'amie qui me parle de son amoureux, je me débrouille pour la faire chuter dans la rue pour qu'elle ne puisse plus marcher pendant longtemps.
- Le copain qui écrit trop bien, je me débrouille pour mettre le feu chez lui, un feu qui détruit son œuvre sur son ordinateur.

Mais c'est horrible ce que j'écris... Un autre défaut : l'avarice !

- J'ai l'habitude de donner une pièce à un SDF et même il m'est arrivé de l'inviter à rentrer au Carrefour devant lequel il mendie et lui permettre d'acheter ce dont il a besoin. En 2026 il n'en sera plus question : je lui faucherai tout ce qu'il a gagné en faisant la manche et je l'engueulerai méchamment sur le fait d'accepter la vie pourrie qu'il a !

- Je ne donnerai plus un sou aux gens de ma famille et s'ils crèvent de faim je dirai tant mieux, c'est bien fait pour leur gueule !

Mais C'est horrible ce que j'écris... Non, cette année je serai le diable et je me réjouirai sans aucune culpabilité ! Après tout, que font tous ces puissants du monde ? Trump, Netanyahou, Poutine ou l'ayatollah Machin Chose ? Je vais être jalouse d'eux. Ils ont un pouvoir suprême et je veux avoir du pouvoir comme eux ! Je me ferai tellement détestable qu'on aura peur de moi, bien sûr à mon échelle... mais même d'écrire ça, ça me dégoûte ! Et je me demande pourquoi les dictateurs n'ont pas d'état d'âme. L'attrait du pouvoir peut transformer l'humain en monstre ? Faire tout scrupule ?

Bon ! Je fais le point avant d'accepter ces vœux pour 2026 ! En fait non ! Ça m'a suffi de jeter ça sur le papier ! Je fais le vœu de ne pas faire de vœux de cette sorte !

Je ne fais aucun vœu et que l'année continue avec ses charmes et ses surprises, que ce qui arrive advienne comme le hasard de la vie l'a toujours fait, tout en citant la phrase qui m'a toujours aidée : tout ce qui m'arrive est le meilleur pour moi !

## Il neige sur la mer par Philippe

D'habitude quand on ouvre les volets on entend la mer, là à quelques encablures, le vent nous empêche d'attacher ce volet usé et nous oblige à nous pencher sur le balcon pour trouver le crochet rouillé qui va l'empêcher de claquer. On entend alors le bruit des vagues qui vient lécher le sable avec ce doux claquement sans cesse renouvelé.

Ce matin un manteau blanc a transformé ce paysage familier en un espace silencieux et mystérieux.

La neige au bord de la mer a un côté irréel, décalé. A la montagne elle n'a rien d'extraordinaire car elle fait partie du décor, mais au bord de la mer voir 10 cm sur la plage a tout de suite un côté exceptionnel. La neige était tombée toute la nuit le vent ne l'avait pas poussée vers la digue mais simplement caressée, elle avait épousé les formes de la plage.

La mer ne faisait plus le même bruit, elle était devenue un lac sans vague et sans écume. Les vagues n'allaient plus mourir sur le sable puisqu'il n'y avait plus de sable mais une grande étendue cotonneuse à perte de vue, plus de dunes, plus d'épis, plus d'algues colorés. Du blanc à perte de vue.

Ce n'était plus la même ville on ne reconnaissait rien, les maisons avaient des airs d'igloos à colombage et la digue ressemblait à une longue piste de ski de fond, sans départ ni arrivée.

Les promeneurs devenaient les acteurs d'une pièce de théâtre qu'ils ne savaient comment jouer tant le décor était inhabituel. On ne reconnaissait rien, ce n'était plus une station balnéaire, ce n'était pas une station de ski, c'était un autre monde ...

Je déambulais dans les rues sans savoir réellement où j'étais. Les passants étaient des zombies avec leurs anoraks et leurs bonnets, gênés de ne pas être à la bonne place. Étaient-ils sur la lune, dans un autre univers ou c'étaient-ils simplement trompés d'endroit ?

Tout à coup une luge intrépide me frôla descendant à vive allure des jardins du casino, invraisemblable, irréel, magique... Le Havre au loin avait des allures d'un Mont perdu dont on avait oublié le nom.

La lumière électrique avait transformé la mer en une glace sans tain que survolait quelques goélands qui n'osaient plus se poser. Hésitants ils ne pouvaient rejoindre ce décor inhabituel, leurs cris étaient un chant de détresse, alors ils continuaient à voler inlassablement en tournoyant ne sachant plus s'ils devaient partir au large ou regagner la terre ?

D'un seul coup le ciel s'obscurcit, le bleu métallique devint d'un gris mélancolique propice à la réflexion et à la nostalgie. Des souvenirs familiaux de cette vieille cité normande si cher à mon cœur sont revenus.

Plusieurs générations étaient là, celle de mes grands-parents, celle de mes parents. Ils avaient tous vu certainement en leur temps la neige sur la plage mais qu'en avaient-ils retenu ?

Doucement les flocons se mirent à virevolter dans le ciel et sur la mer, des étoiles de neige plus douces que les embruns vinrent se coller sur mon visage.

## La maison du voisin par Françoise

Depuis quelques années elle passe toutes ses vacances dans la vieille maison que sa tante lui a léguée. Elle pourrait se permettre des destinations plus exotiques, des voyages aux antipodes. Mais non ! Elle n'en a jamais ressenti le besoin. Là elle est bien, même si elle est seule. Elle connaît le moindre recoin de sa petite maison. Elle est un peu isolée, elle a un seul voisin pas tout proche certes, mais elle aperçoit le toit de sa maison après le virage en descente sur la petite route. Lorsqu'elle passe devant chez lui à vélo, elle le voit parfois dans son jardin. Ils se saluent d'un signe de la main ou d'un bonjour rapide.

Il est installé depuis moins longtemps qu'elle et n'a jamais semblé souhaiter un quelconque rapprochement. Cependant elle est curieuse et elle se l'avoue volontiers, elle aime imaginer la vie des autres. Alors elle ne s'en prive pas : il est plus jeune qu'elle et il pourrait être un professeur de lycée, ou un biologiste pourquoi pas ? Quand elle le regarde brièvement jardiner, elle se dit sans hésiter que c'est un novice. Mais il peut sembler fasciné par un brin d'herbe donc c'est un scientifique, non ? Ou alors un poète.

Ses séjours sont assez brefs. Jamais plus de deux semaines. Elle pense qu'il doit vivre et travailler en ville et venir se ressourcer régulièrement ici. D'après leur facteur commun, il ne reçoit pratiquement ni lettre ni colis. Il y a deux jours, elle l'a vu charger sa voiture de plusieurs sacs et repartir après avoir fermé tous ses volets. Cela fait quand même peu de choses pour écrire un roman s'amuse-t-elle...

Une seule et unique fois, ils ont eu une conversation un peu plus longue : il avait trouvé un chat dans sa cuisine et était venu lui demander s'il n'était pas à elle. Elle avait dû repartir avec lui pour voir de quel chat il s'agissait car étant allergique il ne voulait pas toucher à la pauvre bête. Elle savait pertinemment que ce n'était pas son chat puisqu'elle n'en avait pas. Mais sa maudite curiosité lui avait conseillé d'aller voir ce qu'il en était tout en profitant de cet incident pour rentrer chez son voisin ! Elle n'avait vu que la cuisine et avait été dans l'obligation de faire sortir le chat pas du tout sauvage, apparemment bien nourri et qui était reparti sans problème vers d'autres aventures.

Alors aujourd'hui, au lieu de passer devant chez lui sans s'arrêter, elle met pied à terre car le portail est ouvert en grand, sans doute poussé par le vent. Elle rentre son vélo dans le jardin et fait le tour de la maison pour s'assurer que tout va bien. Et puis sur une impulsion, elle se baisse pour examiner une paire de bottes soigneusement rangées sous la verrière à l'abri de la pluie. Elle retourne la première botte et elle pousse un petit cri : une clef est tombée au sol. La curiosité est la plus forte. Elle ramasse la clef.

Elle s'en doutait peut-être un peu, c'est assez courant par ici de laisser une clef de secours. Personne ne craint les cambrioleurs.

Elle hésite encore – je jette juste un coup d'œil et je repars – aussitôt dit aussitôt la clef tourne dans la serrure. Il fait un peu sombre, elle entre directement dans la cuisine, très, très bien rangée. Elle allume – les volets sont fermés, on ne risque pas de l'apercevoir – elle avance dans un petit couloir et arrive dans une grande pièce qui pourrait être le salon. Alors là par contre c'est le bazar – pense-t-elle immédiatement.

Les meubles disparaissent sous les vêtements et on se demande même s'il y a des meubles. Elle n'ose rien toucher bien qu'elle en meure d'envie. Que peut-il bien faire de ces vêtements, féminins pour la plupart. Elle se sent un peu mal à l'aise d'avoir forcé l'intimité de la maison. Elle n'arrive plus à faire coïncider l'image de son voisin avec cet intérieur en fouillis, tout au moins dans cette pièce. Il a l'air tellement sérieux, tant dans son attitude que dans sa tenue vestimentaire.

- Peut-être aime-t-il se travestir en femme, après tout pourquoi pas ?
- J'aimerais bien voir sa chambre, mais je ne sais pas si je peux. Allez, encore cinq minutes et je pars !

Nouveau changement de décor : la chambre est spartiate. Rien de superflu, un seul cadre au mur : un grand tableau abstrait. Le lit occupe une sorte de renforcement près de la fenêtre. Une chaise, un petit bureau en bois brut. Elle aperçoit un placard à l'autre extrémité de la chambre.

- Au point où j'en suis-je peux bien jeter un coup d'œil ! Voilà qui lui ressemble plus, pense-t-elle aussitôt.

Les vêtements sont rangés méticuleusement. Il y en a peu, mais elle en reconnaît certains.

- Je n'aurais jamais dû entrer ; maintenant je me sens comme une idiote qui connaît ses secrets sans que lui n'en sache rien. C'est sûr, il va me trouver bizarre quand je le saluerai. Il va même peut-être me soupçonner

Elle fait demi-tour et quitte la maison rapidement. Elle remet la clef dans la botte, sort du jardin avec son vélo et ferme le portail derrière elle. Elle a du mal à comprendre pourquoi elle s'est comportée de façon aussi stupide. La curiosité serait donc vraiment un très vilain défaut ? Au moins elle est sûre qu'elle n'a laissé aucune trace. Et son intention n'était vraiment pas de nuire, en quelque façon que ce soit.

La soirée se traîne en longueur. Elle essaie de lire sans succès ; enfin elle décide d'aller se coucher. Mais sa nuit ne sera pas paisible. Elle se dresse d'un bond dans son lit. Elle a fait un terrible cauchemar. Elle a vu dans son rêve une voiture de police s'arrêter devant chez elle et un policier forcer sa porte. Puis il l'a interpellée brutalement en hurlant que son voisin avait séquestré plusieurs femmes et qu'elle le savait...

Elle se rassure, ce n'était qu'un rêve mais son cœur continue à battre très vite.

- C'est bien fait pour moi, ma petite escapade dans sa maison m'a retourné la tête. Il faudrait que j'en parle à quelqu'un, sinon je crois que je vais continuer à inventer des histoires à dormir debout toutes les nuits ! Mais je ne vois pas à qui je pourrai raconter mes bêtises. Ou alors je lui avouerai tout dès qu'il reviendra ? Vraiment ? Non vraiment ce serait une très mauvaise idée.

Et soudain elle a une illumination, pourquoi n'y a-t-elle pas pensé plus tôt ? C'est la meilleure et la seule solution : elle doit absolument retourner dans la maison du voisin pour tirer enfin, les choses au clair...

# Voisinage par Christophe

Dans l'ascenseur je commence à avoir des bouffées de chaleur, l'air est irrespirable. J'ouvre mon manteau espérant me rafraîchir, je n'ai pas d'eau sur moi. Enfin le 9ème apparaît.

J'ouvre la porte vers ma destinée ou plutôt mon point de chute. Dans ma tête les idées se bousculent, je vais faire de cet endroit un lieu magique, divinement beau. Ce sera le plus bel appartement de cette résidence.

J'ouvre la porte, enfin j'essaie. La clé semble s'enrayer dans le trou de la serrure. Je bataille un peu, houspille la porte, je vais réussir et s'il faut je suis prêt à y mettre un coup d'épaule.

Arrive un couple de voisins, retraités vu leurs âges avancés. Ils me voient m'acharner sur la serrure et doivent me prendre pour un voleur. La serrure tourne enfin, la porte s'ouvre.

Nous nous saluons. Je n'ai pas eu le temps de récupérer mes affaires que l'homme me dit d'emblée qu'il est un grand bricoleur et que si j'ai besoin d'aide... Puis il s'invite chez moi, sans rien demander. Je suis choqué mais ne dis rien. Sa femme reste avec moi sur le pas de la porte, l'air soumis, je la sens gênée mais je ne dis rien. Je suis passé dans l'art de cacher mes émotions. Je fais ça très bien depuis que j'ai l'âge de 5 ans.

Je récupère ce que j'ai laissé sur le pas de la porte, je rentre et pose tout dans un coin à même le sol.

Je regarde mon voisin, tel un chien un peu fou-fou, la moustache grisonnante et frissonnée. Qu'est-ce qui lui arrive ? Ça sent la chienne en chaleur ? Il est vrai que l'ancienne locataire était une jeune femme mais je ne l'ai jamais vu. Il renifle dans tous les coins. Il ne va pas lever la patte pour marquer son territoire tout de même ?

Nos regards se croisent. J'en profite pour lui demander :

- Mur porteur ou cloison ?
- Il tape sur le mur.
- Mur porteur.
- Merci.

Il sort, les jours passent, les semaines défilent et la situation s'envenime. Un beau jour, on tape violemment sur ma porte, tel un lion enragé. J'ouvre, me demandant qui ça peut-être.

Tel un forcené, il déballe toute sa violence, me traitant de tous les noms d'oiseaux, me tend un objet qu'il avait bien caché dans sa main, à la manière des ninjas : une lame finement affûtée. Il la brandit tel un zozo zélé devant moi. Je ne bronche pas. Je n'ai pas vu arriver le coup, la lame s'arrête à quelques centimètres de mon ventre. A ce moment, mon cœur se serre. Veut-t-il attenter à ma vie ?

Je ne bronche toujours pas. Je sais que je peux très vite m'emporter. Avec ma décennie de Judo dans les pattes et mes compétences en Krav-Maga, j'ai appris à désarmer un agresseur.

J'ai eu très peur de le blesser. Je m'imaginai lui casser deux ou trois côtes, lui mettre un œil au beurre noir avec un sourire moqueur et provocateur. Ne voyant aucune réaction de ma part, le petit moustachu s'est arrêté de gesticuler, vexé comme un pou, lâche son arme qui atterrit sur mon plancher et le petit bougre rentre dans son trou à rat en hurlant et m'insultant.

Je lui ai demandé d'être poli. Il m'a regardé avec des yeux maculés de sang, tel un vampire vampirisé.

Quelques mois passent., quand un jour, j'attends l'ascenseur assis sur le petit siège.

Et voilà mon petit farfadet.

Oulala. Je vais encore me faire matraquer par des paroles.

Mais que se passe-t'il ?

Voilà mon afresseur qui me demande si je veux prendre l'ascenseur avec moi.

Je refuse l'invitation bien entendu en lui souhaitant une bonne soirée et je suis resté assis sur mon siège.

Pas envie de me battre et de maculer le sol de l'ascenseur de son sang baveux.

Alors mon petit scroumph a remballé sa moustache et est monté tout seul dans l'ascenseur.

Je remercie mon ancien prof de Judo et mes formatrices en Kinésiologie pour m'avoir appris à garder mon sang-froid.

22 Voilà les flics est chez moi, preuve de cette scène d'une violence inouïe. Depuis ce jour, j'ai fait poser une porte blindée, une 3 étoiles bien branchées, des pointes de partout.

Voilà, plus personne ne pourra rentrer chez moi

## La foule par Samar

En essayant d'écrire sur la foule, la chanson d'Edith Piaf me revient en boucle :

*« Je revois la ville en fête et en délire  
Suffocant sous le soleil et sous la joie  
Perdue parmi ces gens qui me bousculent  
Etourdie, désemparée je reste là (...) »*

C'est une chanson que j'ai écoutée dans ma jeunesse et beaucoup aimée. Et je continue à aimer la foule, me fondre dedans, entrer dans l'anonymat quelques instants et fuir la réalité de la vie de tous les jours.

C'est dans le quartier du Louvre et le jardin des Tuileries à Paris que je vis cela. Les touristes y sont par milliers, on y parle toutes les langues. Je me laisse bercer par le son de leur voix : américain, je rêve de prendre l'avion et d'être avec eux dans leur pays, les Montagnes Rocheuses. Anglais, je vois les manoirs très britishs avec les parterres de fleurs de toutes les couleurs. Je reconnais les asiatiques avec leurs appareils photo en train de poser et je m'imagine les accompagnant le long de la Muraille de Chine. J'entends parler russe et c'est à Moscou sur la Place Rouge avec ses imposantes églises au dômes dorés et colorés que je me projette.

J'aime aussi m'asseoir dans le café du dernier étage des Galeries Lafayette, et là, ce sont des Allemands qui viennent manger après leur journée de shopping. La maman, le papa, les grands-parents, les enfants : toute la famille semble être du voyage, trois générations que les vacances réunissent, c'est émouvant.

J'entends parler arabe, je vois une jeune femme voilée exagérément maquillée assise face à son mari pas plus âgé qu'elle. Il la regarde intensément, il l'aime. Sont-ils en lune de miel ? Sûrement, car dans ces pays arabes les relations de couples se font encore dans le cadre du mariage. À une autre table, une famille sud-africaine aux cheveux nattés parle anglais à voix haute et déguste avec appétit des pâtisseries françaises.

Je rentre par le métro et là, debout, corps à corps contre des touristes espagnols reconnaissables à leur langue, habillés simplement en jean, bonnet et doudoune de tous les jours, ils scrutent le plan de Paris essayant de deviner quel arrêt est le bon.

Je rentre chez moi la tête pleine de ce flot d'humanité. Cette universalité me plaît. Et voyager sans quitter sa ville est merveilleux : j'ai pris l'avion avec eux, je suis allée à l'hôtel avec eux. Je n'éprouve aucune tristesse, bien au contraire, une allégresse d'avoir été entourée de gens heureux, en vacances. C'est le bonheur par osmose, c'est magique.

## Danser, emportée par la foule par Lina

J'avais 34 ans, j'étais triste à mourir. Je ne sais plus ni pourquoi ni comment mais ce soir-là je me suis retrouvée dans une boîte de nuit. Avec qui ? Je ne sais plus. Sans doute des amis de passage, des gens avec qui je n'avais rien à dire.

Je devais faire une tête d'enterrement car personne ne venait me parler, personne ne m'invitait à danser. Et au milieu de cette foule, dans ce bruit infernal, au milieu de ces corps qui se démenaient je me sentais étrangère, perdue, solitaire, aboulique, juste en contact avec ce néant, ce vide, cette douleur sourde qui me scotchait à mon siège, sans être capable de prendre la décision de m'en sortir.

J'attendais peut-être que la soirée s'achève car je dépendais de certaines personnes pour me raccompagner en voiture. J'avais l'impression de me complaire dans cet état sans aucun fondement car il n'y avait rien de tragique dans ma vie. Pour moi, la musique n'était que du bruit, rien d'autre.

Mais brusquement, il s'est passé quelque chose.

Ils ont mis une musique qui m'a sortie de cet état « Ça plane pour moi » de Plastic Bertrand, une chanson très à la mode à cette époque. Brutalement, sans que je m'y attende je me suis levée, consciente de la légèreté de mon corps, consciente de la façon de me mouvoir, consciente de ma grâce soudaine comme si une fée m'avait touchée de sa baguette magique.

Je me suis mise à danser, lentement au début, puis un peu plus vite avec la sensation de mon corps qui se déployait, qui virevoltait, qui devenait libre, qui devenait musique et qui improvisait et dans ma tête des images de joie, de bonheur et de charme.

J'avais l'impression de devenir belle tout à coup, d'être en accord parfait avec moi et les autres. Je rencontrais des danseurs, je souriais, je me suis mise à chanter en dansant, je me suis mise à rire, ma joie devenait contagieuse et plusieurs garçons m'ont entourée.

Je me sentais exploser d'une vitalité inconnue, inattendue, drôle et inventive. Je me sentais un peu saoule comme si j'avais bu alors que je n'aime pas l'alcool. Cette ivresse était joyeuse et bienfaisante. Je ne me souviens pas comment a fini la soirée, mais c'est parmi les plus belle soirée de ma vie.

Quelle leçon tirer de cette expérience ? Quelle métamorphose ! Comme si le crapaud devenait princesse ! Je suis donc capable de ça ? Moi toute seule sans l'aide de personne ?

Je m'en suis rappelée et quand il m'arrive d'avoir du vague à l'âme, au lieu de me morfondre je repense à « Ça plane pour moi » et ma mélancolie disparaît à la seconde !

Merci la vie !

# La petite maison et la tempête

## par Danièle

Le garçon me sert le repas commandé, la boisson.

- Et la serviette alors ?

Il revient avec une serviette en papier pliée en quatre comme il se doit avec un dessin sur un des côtés. Je la déploie, c'est juste une brave serviette en papier avec seulement un quart illustré. Mais c'est quoi ?

Une maison qui flotte et ballotte sur des gros morceaux d'eau, oui, des gros morceaux, je devrais dire des vagues, mais ce ne serait pas juste. Ce sont des gros morceaux de paquets d'eau qui vont à l'assaut de la maison. Elle flotte, ballotte, elle va bientôt sombrer sous les coups.

Non, la voilà qui se balance de droite à gauche, de bas en haut, devant, derrière. Elle ne s'enfonce pas dans l'eau déchaînée, elle ne mourra pas. On dirait deux adversaires : l'un qui cogne, l'autre qui tient.

Oui, elle tient la petite maison dans ce vaste mouvement d'eau. C'était peut-être ça le déluge ? Il y a des survivants, ceux de la petite maison comme un certain Noé et sa famille. Que sont-ils tous devenus, gens et maison maltraités, ballotés par l'eau en colère ?

Je me plais à imaginer qu'ils se sont tous sortis de ces vagues furieuses, à l'assaut du monde. Oui bien sûr ils s'en sont tous sortis en jouant des pieds et des mains, des épaules et des fesses, en trépignant, en se trémoussant, en s'accrochant où ils peuvent... et... grâce à Dieu, dit la Bible.

Mais pourquoi a-t-il alors déchaîné les éléments ? Car c'est lui le Maître du monde. Pour punir les pauvres gens et les sauver dans sa grande bonté ?

Allons, allons, ne rêvons pas.

La nature se manifeste, se déchaîne, se fait méchante et nous humains, nous habitons nos maisons en attendant que la tempête s'adoucisse. Après tout, nous faisons partie de la tempête du monde, nous la supportons, nous essayons de l'adoucir, nous savons comment la subir sans trop de dommage.

Alors, qu'elle aille au diable !

# Terre inconnue

## par Samar

Terre inconnue,

Est-ce un titre d'émission télé ?

Est-ce un voyage au fin fond des dunes de sable ?

Au fin fond de l'océan ?

Ou du néant ?

Parfois, cette terre inconnue est au fin fond de nous-même, dans nos profondeurs où l'on puise l'inspiration, la foi, l'exaltation...

Mais moi, aujourd'hui, j'ai envie de vous raconter comment ce voyage si proche et si lointain a mené une petite fille blonde sur le chemin haletant du souffle des découvertes.

Les jambes fébriles, à la surface de la terre, Lucile, 9 ans ne sait plus où elle est. Elle ne reconnaît ni ses parents, ni ses frères, ni sa sœur, seul son chien semble lui parler et la réconforter. Elle avance, ne sachant pas bien pourquoi ni comment avancer sur le chemin quotidien de l'école. Ses jambes semblent en apesanteur, son esprit aussi d'ailleurs, déconnecté, rêveur, à la recherche de douceur.

Quand, tout à coup, encouragée par le souffle d'une tendre bourrasque, elle décide de faire l'école buissonnière se laissant pousser par le vent, bien décidée à découvrir la Vie, la Vraie !

Tel un taureau, elle enfourche ses cornes et se découvre courageusement timorée et audacieuse. Franchissant la porte de l'immeuble, elle décide donc d'aller à gauche plutôt qu'à droite. Destination : opposée à l'école.

L'aventure commence. Elle commence à l'encablure d'une rue, une seule rue ! Se donner le droit de déroger, désobéir, être effrontée, absente.

Son cœur bat si vite qu'elle croit manquer s'évanouir mais elle continue son périple, elle traverse des artères, des veines, elle sent dans le flot des voitures circuler dans son sang, elle marche d'un pas décidé sans savoir où aller.

Juste marcher et se donner la liberté d'aller là où elle le sent. Dans cet espace urbanisé elle sent des fleurs, des petites fleurs sur le bas-côté, fleurs des champs blanches, jaunes... Étonnant. Elles aussi sont-elles égarées ? Elle en cueille une, histoire de se faire un peu de compagnie et elle poursuit son chemin en sautillant vers les supermarchés. Les gens semblent afférés, désœuvrés. Lucile les observe et se sent bien étrangère, ni vue ni connue, elle passe incognito.

Là, un petit chien errant vient la renifler, c'est étrange, son odeur de bouse de vache dénote avec celle de la ville, lui aussi semble venir d'un coin champêtre éloigné. Il la suit et devient son acolyte.

Lucile, sa petite fleur à l'oreille, son petit chien puant au pied, marche au milieu de cette foule agitée, le cœur léger.

Sans en avoir l'air, elle est bien accompagnée et se sent en sécurité jusqu'au square rue Vivier où elle fait du tourniquet à en perdre la tête, consciente des retombées si son absence est criée.

Alors tout à coup, elle craque et se laisse tomber, apeurée. Elle explose et se dissout en sanglots, personne pour la consoler, juste le petit chien puant à ses pieds qui la regarde tendrement. Le néant et le vide se font sentir.

Une bourrasque de vent fait virevolter sa petite fleur qui atterrit sur le tourniquet. Le chien se met à aboyer comme pour la réveiller, à nouveau aguerrie, elle lui dit d'arrêter :

- C'est bon, j'ai compris ! et elle reprend ses clics et ses claques.

Elle se dirige vers la grande avenue observant les bonhommes rouges et verts, ses pas sont lourds et mesurés. Décidée, elle traverse la fleur au fusil, se sent enfin armée pour affronter la présence de sa mère qui l'attend, sûrement fâchée.

Lucile se sent enjouée à l'idée de s'affirmer dans de telles circonstances, son voyage est terminé et pourtant quelque chose de nouveau vient de commencer et de fleurir au fin fond de son cœur d'enfant. Son acolyte et sa petite fleur des champs à l'oreille, Lucile affiche avec fierté le large sourire d'une grande fille.

# Mon jumeau par Patricia

Je me souviens de ma moitié, Patrick, un personnage bien réel, son rire, son odeur, un être si fort, si sympathique.

Patrick, mon alter ego, mon jumeau avec lequel j'étais fusionnelle alors que nous étions diamétralement opposés. Il était blond cendré alors que j'avais des cheveux châtain clair. Dans notre berceau, il paraît qu'il avait de grands yeux bien ouverts attestant de son éveil, tandis les miens, en amande, étaient à demi fermés.

Nous ne nous ressemblions pas plus, côté caractère. J'étais plus posée que lui, calme, sage comme une image, rêveuse... toujours aussi songeuse en pensant à lui maintenant ! Lui, était un cancre espiègle et vif comme l'éclair ; nerveux comme notre père.

Vous voulez un exemple ? Un jour, il était en compagnie de Bruno notre frère aîné alors âgé de 18 ans qui voulait couler du plomb dans la cave pour fabriquer des altères. Advint ce qui devait arriver : du plomb a jailli hors de l'empreinte à façonner le métal... Vif, Patrick bondit tel un cabri afin d'éviter le plomb en fusion, tandis que Bruno, moins rapide et plus balourd n'avait pas eu le temps de se dégager et fut sévèrement brûlé.

Notre mère appela sa cousine, originaire de Charente-Maritime mais de passage à Paris. Elle est venue lever le feu. Dans notre famille, côté maternel, il y a toute une lignée de guérisseurs et guérisseuses.

Nous avons un chien, Snoopy, et Patrick avait une relation particulière avec lui. Snoopy était un croisé caniche-griffon, laid mais si attachant, si gentil et si fidèle ! Patrick le défendait bec et ongle, le chien le lui rendait bien.

Nous sommes Italiens d'origine. Un jour Ciro, l'ancien boucher du village de Cusio eut le malheur de dire à ma mère :

- Comme il est laid, ce chien, pourquoi ne vous en débarrassez-vous pas ?
- Il n'est peut-être pas bien beau, mais lui au moins il est bien gentil, lui avait-elle rétorqué du tac au tac.

La relation de Patrick et Snoopy était surprenante. Quand Patrick comptait l'emmener en forêt, le chien l'attendait sagement au pied des escaliers, alors que si son maître allait faire un jogging seul, instinctivement il le savait et allait dans la cuisine rejoindre notre mère. Par contre, il le suivait quand il descendait à la cave réparer sa moto trial dont il prenait grand soin.

Puis Patrick décéda !

Du jour au lendemain, Snoopy refusa d'aller au sous-sol. Il n'avait qu'un seul maître, Patrick. L'on dit que les émotions fortes peuvent engendrer des

cancers. Vrai ou faux ? Snoopy mourut d'un cancer généralisé après le décès de son maître comme s'il portait en lui mon frère jumeau.

Combien de fois me suis-je surprise à aller dans sa chambre où il y avait toujours ses habits et ses chaussures : sentir son odeur au travers de ses godasses ou souliers... Puis je pleurais...

Lorsqu'à la télévision ou sur un magazine aux pages glacées ou un panneau publicitaire, je voyais certains équipements sportifs, des baskets, une moto ou des sports extrêmes, je pensais à lui qui avait le trial dans la peau. Il avait remporté de nombreuses médailles lors de compétitions. Il s'adonnait aussi à d'autres sports : le quad, le VTT, le jogging, ses passe-temps favoris.

Quand je vois un motard, je pense encore et toujours à lui. A une époque j'ai fréquenté un réseau de motards car une de mes amies, Eva, tenait une auto-moto-école. Parmi les amis de Karim, son ex-compagnon, moniteur de moto-école, il y avait deux livreurs à moto et des jumeaux casse-cous. Les voir me comblait à la fois de joie, d'espérance, de quelque chose en devenir et à la fois de nostalgie et de deuil.

Il me fallut de longues années avant de rire, tout simplement rire, je ne parle pas d'un fou-rire. J'avais le sentiment que mon cœur ne me le permettait pas.

Nous avons vu les mêmes films, les mêmes dessins animés, les mêmes BD, Poupon la peste, Astérix et Obélix... à peine ouvrait-il la bouche que je riais, car je savais où il voulait en venir et vice versa.

Un jour je lui dis :

- Mais agnoupille-toi ! pour dire dépêche-toi et il m'avait bel et bien compris et nous sommes encore partis à rire... Nous étions toujours sur la même longueur d'onde. Il n'y a pas à tergiverser, c'est toujours lui qui m'entraînait dans ces crises de rires, à mourir de rire... lui qui était doté de surcroît, d'un talent de mime hors pair.

Et pourtant combien étions-nous différents : nous n'avions pas les mêmes amis, les mêmes sorties, les mêmes orientations dans la vie, ni les mêmes métiers... Lui était VRP chez Multiclo une société spécialisée dans le bâtiment, lui qui aimait conduire était souvent appelé à se déplacer en voiture, il aimait ça.

Je l'aimais ! Le trop peu de vie qu'il eut à mon goût, il la vécut avec exaltation. Avec qui vais-je pouvoir retrouver cette complicité-là maintenant ? Avec mon autre frère, Bruno ? J'arrive à présent à rire, voire avoir des crises de fou-rire...

Au travers de son portrait dessiné par Bruno à ma demande, et des photos, je me remémore tant de bons souvenirs...

## Le tumulte de la foule par Danièle

Où suis-je donc dans cette foule aveugle qui va son chemin vers le quai 1, 2, 3 ou ailleurs ? Et moi, je vais où ? Il faut que je trouve mon quai. Ça va, j'ai le temps de traîner dans la gare, de flâner à ma guise. En regardant la foule qui va, qui vient, qui s'arrête pour regarder les affiches, qui repart, qui court :

- Oh mon Dieu, on va rater le train !
- Eh bien, dit une voix sage, tu prendras le prochain !
- Le prochain, le prochain, il y a toujours un prochain... mais sur quel quai ? Et il faudra prévenir ceux qui m'attendent...

Moi, je veux trouver mon quai, monter dans le train, trouver une place assise. Paris-Brest c'est loin et encore plus quand on ne peut pas s'asseoir. Enfin, ça y est, je suis montée et je vois un siège vide, je m'installe.

Que m'importe les gens, l'heure du train, le billet et ceux qui viendront me chercher au bout du bout. Je m'adosse, j'ouvre les yeux pour m'adonner à mon loisir favori : regarder les gens, dans une gare.

Face à moi un paysage de mer qui ne me séduit pas tant que je le regarde comme un tableau. Cambrai ? Ce n'est pas vrai...

Tout est là, la mer, la grève, comme on dit par ici, les rochers, les bateaux, les touristes, le menhir. La plage est grande, mais ce n'est pas la plus fréquentée.

Alors, je m'imagine m'installer sur la dune devant ce que j'appelle la fenêtre des tamaris qui permet de voir le sable et la mer à loisir. Je me dis que c'est bien fichu, alors que je n'y avais jamais pensé.

Sur la dune, à droite, un grand et beau rocher que, petite j'escaladais, je ne m'y risque plus et me contente d'aller le voir, le toucher, lui parler. A gauche de la dune, un champ de choux-fleurs et d'artichauts qui va jusqu'à l'endroit où se dresse le menhir. Ah celui-là, c'est le roi de la dune. Il est là tout haut, tout seul dans l'herbe rare. Je trouve qu'il tourne le dos à la mer, mais non, la mer est sur les trois côtés... A-t-il un dos ? Il s'élève dans une large cuvette, il est bien chez lui. On le voit de partout mais à bonne distance, comme pour lui faire la cour. Il attire les touristes bien sûr, et moi qui vais le voir, le toucher, lui parler.

On dit qu'à la mi-nuit de Noël, il s'ébranle et va tremper un pied dans la mer en bas de la dune. Je me plais à le croire et rêve de le voir, mais il ne se déplacera pas pour une petite créature du XXIème siècle comme moi, si loin de son monde.

Les voitures, heureusement, ne peuvent pas aller jusqu'à lui, il faut y aller à pied comme les braves humains du temps jadis qui l'ont peut-être amené jusque-là, poussé vers le haut, poussé vers le ciel...

## Le caillou Erfoud par Jean-Louis

« Chal adda » ?

Dans ce paysage désolé, rouge, martien, immensément plat, dans le matin encore frais, un point sur l'horizon.

Un vieux berbère, seul, tel un petit Prince vieilli, assis sur un tapis de prière troué, fait face à quelques cailloux qu'il a ramassé çà et là, dans cette immensité, sur des critères occultes.

Il a placé sa moisson sur son tapis, comme autant d'offrandes sur un autel au dieu du désert. Comme dans un souk minimaliste, au milieu de ce nulle-part, un seul étal et un seul client. Les codes sont toujours présents : le prix, le marchandage, le temps.

- Chal ada.

Le prix dérisoire ne justifie aucun marchandage et j'emporte mon nouveau trésor.

C'est un livre minéral :

Couverture de cuir écornée, pages parcheminées comme séparées par un coupe papier éolien et sableux. Dureté de la pierre, douceur du toucher. Mystère des feuilles agglomérées.

Quelles forces telluriques ont bien pu lui donner naissance ? Des milliers d'années de dépôts, d'écrasement, d'érosion ont contribué à le former.

Je me sens comme cette pierre, couverture épaisse, feuillets mystérieux empilés au cours de ma vie. Une torsion du tout provoquée par des forces qui me dépassent. Un secret bien gardé dans mes feuillets, et un aspect étrangement plaisant qui un jour, au milieu d'un désert, éveillera peut-être l'intérêt d'un passant.

## Soliman le Magnifique par Miriam

Mes grands-parents paternels avaient décidé de faire construire une villa de bord de mer à mi-chemin entre Tunis et notre orangerie du Cap Bon. Justement la municipalité de Soliman avait décidé de lotir le bord de mer. Cette petite ville portait le nom d'un ancien sultan de la Sublime Porte, Soliman le Magnifique.

Soliman qui, comme son fils Bayazid, surnommé en France Bajazet, accueillit les réfugiés du Royaume des Maures, juifs comme musulmans, chassés par Ferdinand et Isabelle d'Espagne, la très catholique. Des réfugiés comme les ancêtres de mon grand-père paternel.

D'anciens marais asséchés s'étendaient de la plage à la ville sur lesquels venaient paître des troupeaux de vaches et de moutons.

Ma grand-mère tenait absolument à respecter le style mauresque local. La villa comporta donc une haute coupole et les hauts des murs, larges de cinquante centimètres - car mon grand-père tenait à construire du solide - étaient recouverts de deux rangs de tuiles vernissées vertes. La salle de bains était recouverte d'une céramique vernissée bleue, du sol au plafond ; la lumière jouait sur le carrelage en créant des vagues marines. La maison n'était pas grande, c'était un petit pied-à-terre, cependant ma grand-mère créa des mezzanines, profitant de la conséquente hauteur sous-plafond.

De l'une de ses mezzanines, on pouvait apercevoir le front de mer, le petit port et ses barques de pêcheurs. Des petites dunes de sable bordaient la plage, nous prenions plaisir à les escalader, au milieu des alfas qui y prospéraient.

Les familles s'installaient pour la journée et dressaient chacune son parasol, car la température dépasse facilement les 40 degrés l'été. Quelques planches à voile faisaient leur début, mon oncle en avait d'ailleurs équipé la maison. Les jeunes enfants profitaient d'un banc de sable qui créait une sorte de petit bain idéal, les parents pouvaient rester allongés sur leur serviette de plage, tout en les surveillant sans crainte. Les plus grands s'enhardissaient au-delà du banc de sable, il fallait savoir nager car on perdait vite pied.

L'ambiance était joyeuse et familiale. Les pêcheurs s'affairaient tôt le matin, on ne les voyait rentrer que tard le soir. Parfois, au loin, on apercevait des chalutiers qui, sans doute, pêchaient le délicieux thon de Méditerranée.

De la petite fenêtre de la mezzanine, les nuances de bleu se déroulaient comme un référentiel Pantone : un vert d'eau pour le petit bain, suivi d'une teinte presque absinthe pour le banc de sable, puis un bleu plus profond en raison du niveau plus profond de l'eau que le soleil avait du mal à transpercer, vers enfin un bleu outremer à l'horizon, à partir duquel le dégradé allait cette fois en s'éclaircissant. A midi, le ciel était presque blanc, incandescent, mais en fin d'après-midi, il redevenait possible d'admirer le bleu immatériel de la voute céleste.

Cette quiétude fut brisée par des bombardements. En 1982, l'OLP, chassée du Liban par l'armée israélienne, établit son quartier général de repli à Soliman, dans cette lagune entre ville et mer qu'on appelait Hammam Chott.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1985, sans sommation, ni alerte, Tsahal lança sur les réfugiés de la terre de Palestine ses missiles destructeurs qui zébrèrent le ciel. Cinquante Palestiniens et dix-huit Tunisiens furent tués, une centaine d'autres blessés. Le quartier général palestinien et les maisons avoisinantes furent détruits. Yasser Arafat, le leader palestinien, qui avait changé ses plans à la dernière minute, échappa au carnage. Malgré la résolution des Nations Unies, qui pour la première fois, acceptait de condamner Israël à indemniser la Tunisie des quelques modestes six millions de dollars demandés par l'Etat tunisien, aucune indemnisation n'a jamais été versée.

Le temps de la quiétude était terminé. Le sable doré de la plage, les dunes parsemées d'alfa, tout cela a été englouti par la montée des eaux. La municipalité a dû protéger les maisons du front de mer par de gros blocs de pierre et a créé une jetée artificielle, d'où partent les pêcheurs.

Ces petites scènes charmantes vues de la fenêtre de la mezzanine ont disparu. La villa a été vendue par mon oncle et je n'y suis retournée qu'une fois avec lui, il y a six ans. Les mots pour expliquer que le charme avait disparu étaient inutiles.

Le temps de Soliman la magnifique était révolu.

# Horreur par Christophe

Nous sommes fin 2012. La maison s'est assombrie d'un coup. Je suis devant la porte d'entrée avec Madame la Maire et ces Messieurs de la gendarmerie. Des scellés sont posés. C'est le chaos dans ma tête. Tout s'entrecroise, tout s'emmêle. Que vais-je trouver à l'intérieur ? Dans quel état vais-je retrouver ma chambre ? Je ne sais pas.

Je laisse les personnes compétentes ouvrir la serrure, La porte s'ouvre sur l'entrée. A ce moment, je me remémore mon petit cochon d'Inde. Sa cage était ici dans l'entrée, près du radiateur. Mon petit Julien, ces bons souvenirs passés avec lui à le nourrir, à jouer, à nettoyer sa cage, en même temps, je lisais ma revue préférée Spirou, allongé dans les escaliers et je riais...

Un bon moment avant de replonger dans les méandres de la guerre et de la destruction. Je prends mon courage à deux mains et je franchis la porte d'entrée.

- Mais qu'est-ce que c'est ?

Je me serais cru dans une tannerie tellement l'odeur de viande avariée est présente. Cette odeur qui vous prend au nez et qui ne vous quitte plus jamais. Le froid béarnais entre par les innombrables fenêtres ouvertes par ceux qui m'accompagnent. Il faut se débarrasser de ces odeurs épouvantables, ces odeurs que je ne pourrai jamais oublier.

Comme un prédateur qui a repéré une carcasse, je me dirige naturellement vers la double porte battante du salon, elle est grande ouverte :

- Très bizarre...

Je tourne la tête à ma droite, j'aperçois le salon qui a bercé mes week-ends bricolage. J'avais l'habitude de m'y installer le samedi soir avec ma famille autour d'un feu et de regarder un film tout en mangeant des croque-monsieurs faits par mes soins.

J'entre. C'est le chaos, la Berezina sans nom. A ma gauche, près du bureau, j'aperçois les rideaux blancs de la salle à manger à même le sol, ils ne sont plus blancs mais couverts de je ne sais quoi, d'un liquide noirâtre dont je ne sais rien. Je soupçonne la Police de les avoir arrachés pour les nettoyer. Je suis bouleversé, envahi par de fortes émotions. Mais je suis loin d'avoir tout vu.

Les sièges ne sont plus à leur place, tout est dans un désordre monumental. Le grand fauteuil est près de la cheminée. La table basse s'est retrouvée près du meuble télé à plusieurs mètres de son emplacement d'origine, les photos de famille posées sur la vitre.

Il n'y a que mon magnifique tapis bleu avec des dorures qui n'a pas bougé. Il est sous le grand fauteuil trois places. Tout en me déplaçant à petits pas de fourmis, j'aperçois la scène, la terrible scène. Mon corps ne peut plus bouger, seuls mes yeux scrutent et scannent le moindre détail. J'entends des bruits mais je ne suis pas là. Mon âme s'est détachée de mon corps et je me sens flotter dans les airs. Ce temps me paraît

interminable avant que mon corps puisse de nouveau bouger. Je me sens impuissant face à l'horreur de cette scène macabre.

Le noyau dur de la maison n'est plus là. Ce couple aux apparences si joviales, ce couple fusionnel que feu mes parents ont formé. Je ne comprends absolument pas ce qui s'est passé. Une tâche rouge s'est incrustée sur le canapé et a coulé sur mon beau tapis, marquant au fer rouge cet acte à la fois si courageux et désespéré.

Vais-je pouvoir comprendre réellement ce qui s'est passé ?